Sauvegarde et Embellissement de Lyon

SAUVEGARDE ET EMBELLISSEMENT DE LYON

BULLETIN de LIAISON N° 110 – JANVIER 2016

Association loi 1901. Agréée au titre des art L.121-B et L.160-1 du Code de l'Urbanisme (Arr. préfectoral du 3-8-1984) - ISSN 0750-1144 -

Portes, impostes, heurtoirs, marquises…

REGARDONS VOIR AVANT D'ENTRER

14 rue Émile Zola (2e)

39 bis rue de Marseille (7e)

57 rue Jaboulay (7e)

C'est pas l'tout d'avoir de façades chenuses,
Faut connaître le pourquoi du comment,
Et pas les désembellir à cha peu.

Anonyme du XXIe siècle

ÉDITORIAL

FERMETURE DU MUSÉE DES TISSUS : UNE CATASTROPHE PATRIMONIALE !

Le bruit courait depuis plusieurs mois que la Chambre de Commerce et d'Industrie de Lyon (CCIL) n'avait plus les ressources nécessaires pour assurer le financement de deux établissements dont elle est propriétaire, les Musées des Tissus et Arts décoratifs, sans que l'on puisse supposer un seul instant que l'existence même de ceux-ci puisse être menacée. La faute de cette situation en revient à l'État qui a ponctionné les caisses de la CCIL en imposant en 2015 le versement au Trésor Public d'une somme de 14.300.000 euros et en réduisant de 40 % ses rentrées fiscales. Cette perte importante de ressources a amené la CCIL à envisager dans le meilleur des cas la cession des Musées et dans la pire des hypothèses, leur fermeture. La CCIL ne peut plus subvenir à leur financement alors même qu'elle se voit contrainte de restreindre ses activités dans des domaines qui appartiennent à sa mission.

Le Musée des tissus à été fondé en 1864 pour faire suite à la désillusion des soyeux lyonnais dont les produits n'avaient reçu aucun prix lors de l'exposition universelle de Londres de 1851. Il est alors apparu important de montrer au monde la supériorité de la soierie lyonnaise en créant un musée dédié à cette industrie. Le musée est intitulé initialement « Musée d'art et d'industrie » avant de devenir au tout début du XXe siècle « Musée historique des tissus ». Il est hébergé au Palais de la Bourse, qu'il quitte en 1946 pour s'installer dans l'hôtel de Villeroy, rue de la Charité.

Le Musée des tissus présente 4.500 ans de l'histoire du textile. Ses collections sont reconnues comme étant d'intérêt mondial. Elles rivalisent avec celles des plus grands musées internationaux et attirent des chercheurs et des visiteurs du monde entier. Sa disparition serait une catastrophe patrimoniale « urbi et orbi ». Pour éviter une fermeture, la CCIL est prête à céder gratuitement les collections et la jouissance des hôtels de Villeroy et celui de Lacroix Laval dans lequel sont hébergés les Arts décoratifs.

La ville de Lyon et la Métropole se disent dans l'incapacité d'assumer la prise en charge de ces établissements en raison des coûts de gestion du Musée des Confluences (entre 15 et 18 millions d'euros). La ministre de la culture, Fleur Pellerin, est aussi peu intéressée par ce dossier qu'elle ne le fut par l'inauguration du Musée des Confluences. Le directeur du Louvre, Jean-Luc Martinez, ne voit pas l'intérêt d'ouvrir un département textile (absent du Louvre) délocalisé à Lyon, et la directrice des Musées de France, Marie-Christine Labourdette, ne comprend pas que la CCIL ne puisse continuer à en assurer le financement. « Si ce musée était à Paris… » a déclaré récemment le président de la CCIL, Emmanuel Imberton, laissant entendre qu'une solution aurait déjà été trouvée, ce dont personne ne doute. Existe-t-il en France un espace culturel digne de l'intérêt des élites parisiennes au-delà des frontières du périphérique ?

Une réunion (de la dernière chance ?) est prévue à l'initiative du préfet de région dans le courant du mois de janvier 2016. Espérons qu'elle pourra déboucher sur une solution acceptable pour Lyon et les Lyonnais. Nous ne saurons qu'inviter les amoureux de ces musées à venir les visiter massivement dans les semaines qui viennent pour montrer à ceux qui ont le devoir d'en assurer la pérennité combien les Lyonnais sont attachés à leur survie.

Jean-Louis Pavy

LA REVUE DE PRESSE

(de septembre à décembre 2015)

URBANISME

« L'ex-prison Saint-Paul est enfin devenue un vrai campus ouvert sur la ville » : le chantier a duré un peu plus de 2 ans. Transparence et grandes salles ont remplacé les cellules et les couloirs étroits et sombres.

Progrès du 11/9/2015

« Un projet sur les rails pour que revive la galerie des Terreaux » : Située en face de l'hôtel de ville, cette galerie fermée depuis des années pourrait être transformée en passage traversant pour y accueillir Archipel, le centre de culture urbaine.

Progrès du 22/9/2015

« Fourvière : quatre restaurants, des boutiques, un nouvel accueil » : La fondation Fourvière a lancé une rénovation-construction pour un montant de 16 millions d'euros. Le parvis au nord de la basilique deviendrait piéton et un parking créé en contrebas au sud.

Progrès du 15/9/2015

GRANDS PROJETS

« Un chantier à 30 millions d'euros se prépare sur la colline de Fourvière » : L'Ecam va engager des travaux pour ouvrir son campus à davantage d'élèves ingénieurs. Celui-ci s'étendra jusqu'au pied de la basilique.

« Au confluent, la nouvelle vie de la halle Girard passe par la filière numérique » : Construit au XIXe siècle le long du quai Perrache, ce bâtiment autrefois usine de chaudronnerie échappe à la démolition. Sa reconversion après rénovation en fera un lieu dédié au tertiaire et à l'événementiel autour de la filière numérique.

Progrès du 23/10/2015

PATRIMOINE

« Corneille fait enfin son entrée au Musée des Beaux-Arts de Lyon » : Grâce à une acquisition et des prêts, ce peintre lyonnais rayonne dans l'exposition Renaissance.

Progrès du 23/10/2015

« Quel devenir pour le calvaire de Lyon ? » : Le CIL St Just-St Irénée-Fourvière œuvre pour sa sauvegarde et remise en état.

B.M.O. Ville de Lyon 9/11/2015

« Il y a urgence pour la restauration de l'église Saint Bonaventure » : Fuites et infiltrations sur les murs et la toiture, cet édifice du XIVe siècle en très mauvais état n'a pas été restauré depuis 30 ans. L'appel d'offres est lancé et le Conseil Municipal approuve le lancement des études et vote l'autorisation de programme.

Progrès du 22/11/2015

« le Musée des Tissus ne tient plus qu'à un fil » : Face à l'incapacité financière de la CCI et des collectivités locales pour subvenir à ses besoins, le célèbre musée lyonnais peine à trouver de nouvelles ressources.

Progrès du 16 et 18/12/2015

Bernard Foucher

SUR LE PAS DE LA PORTE

Le bulletin n° 104 que SEL avait consacré en novembre 2013 aux garde-corps et aux lambrequins, était une invitation à lever la tête : « Regardez... il y a tant à voir ». Pour observer les portes d'allées, il suffit d'ouvrir l'œil, droit devant soi, sans effort. Mais les regarde-t-on pour autant ?

On les franchit plusieurs fois par jour, machinalement, sans y prêter garde, et pourtant, elles recèlent des merveilles et racontent cinq siècles de l'histoire de notre ville.

La porte d'un immeuble marque la limite entre l'espace public de la rue et l'espace privé de l'habitat. Elle hiérarchise les lieux, elle matérialise le seuil, à la fois coupure et passage entre deux mondes. Mais si une porte est faite avant tout pour s'ouvrir ou se fermer, à cette fonction s'en ajoutent d'autres, décorative, artistique, voire symbolique. La porte exprime le rang social du propriétaire, son goût, son désir de paraître ou sa volonté de discrétion.

Aucune porte ne ressemble à une autre. Chacune a son histoire et sa personnalité, mais on distingue parmi elles quelques grandes familles :

– les portes piétonnières à vantail unique, les plus fréquentes, les plus étroites aussi ;

– les portes cochères à deux vantaux qui permettent de pénétrer avec un véhicule dans la cour intérieure d'un bâtiment ;

– les portes bâtardes, à deux vantaux également mais réservées aux piétons, intermédiaires par leur taille entre les deux précédentes.

La porte fait partie intégrante d'une façade. Une belle porte ancienne mérite d'être appréciée comme composante d'une architecture, cohérente avec son contexte. Sa position est souvent conditionnée par la dimension de la parcelle. Elle peut être située en majesté dans l'axe de symétrie de la façade, ou bien décalée, dérobée, se faisant presque oublier. Elle peut être unique ou multiple, révéler ce qui est derrière ou le cacher.

La modernité est à la transparence. Le verre et l'aluminium l'ont emporté sur le bois et la ferronnerie. Le béton règne en maître. Faut-il regretter les encadrements en pierres de taille qui ont permis une étonnante variété de formes et de décors au fil des siècles ? Plus d'arcs ni de pieds-droits. L'imposte a disparu. Adieu heurtoirs, poignées, boutons de sonnette et bouteroues. Il reste cependant à Lyon de nombreux et beaux exemples de ces portes, véritables œuvres d'art, avec leur encadrement et leurs accessoires, mais combien fragiles et menacées.

Sachons les découvrir, les regarder, comprendre les progrès techniques et les modes décoratives qui les ont vu naître et évoluer. Veillons à les entretenir pour assurer leur bonne conservation, et maintenons le savoir-faire nécessaire pour les restaurer en cas de besoin. Qu'elle soit rupture ou continuité, la modernité s'apprécie à la lumière du passé.

Pierre Piguet

Le présent bulletin comporte un supplément illustré accessible sur le site Internet de SEL :
http://www.lyonembellissement.com/
Une photothèque plus complète est également consultable. Elle peut à tout moment être enrichie avec de nouveaux documents. Merci à tous ceux qui voudront contribuer à cette base de données patrimoniale en adressant leurs photos à : **sel@lyonembellissement.com**

SOMMAIRE

Fermeture des Musées des Tissus et des Arts Décoratifs ? – Revue de presse…. p. 2
Sur le pas de la porte……..p. 3
L'encadrement de la porte……..p. 4
L'évolution du vantail ……..p. 6
L'âge du bois……..p. 7
Le soubassement des immeubles……..p. 8
La rue Paul-Chenavard……..p. 9
Du bois au métal – Portes de Charles Piguet……..p. 10
La rue Waldeck-Rousseau……..p. 12
Les raffinements de l'entrée……..p. 13
Les heurtoirs ……..p. 14
Les impostes……..p. 16
Les marquises – Erratum bulletin SEL N° 102……..p. 18
La porte dans tous ses états……..p. 20
L'entretien des portes……..p. 22
Le triomphe du verre……..p. 23
Georges Adilon……..p. 24

L'ENCADREMENT DE LA PORTE

L'encadrement d'une porte, est constitué de deux montants verticaux dits jambages ou pieds-droits[(1)], surmontés d'un linteau droit ou d'un arc. Jusqu'à l'apparition du béton au début du XXe siècle, l'encadrement est indispensable pour consolider le contour de la baie. Cette structure de base, support de décors destinés à magnifier l'entrée, s'est déclinée au cours des âges en de multiples variations.

Les portes à linteau droit

Solution la plus simple à mettre en œuvre, la plus économique, et sans doute la plus ancienne, la porte avec **linteau monolithe** a des portées limitées par le poids et la solidité du matériau. Cependant, à partir de 1725, l'utilisation de la pierre dure de Villebois-Montalieu permet des débiter des pièces de 5 à 6 mètres de long.

10 rue de la Bombarde (2e)
Porte avec 2 encadrements droits imbriqués et arc de décharge

Pour alléger la structure et éviter les risques d'affaissement, maçons et architectes ont inventé la technique du linteau à **claveaux**, pierres taillées en biseau bloquées par un élément central : la **clef**. L'ensemble constitue une **plate-bande**. Ce système, permet des effets décoratifs variés, à crossettes, à tenons, en escaliers, souvent soulignés par des lignes de refend. La clef peut être nue ou ornée d'un décor comme le mascaron du 14 rue Émile-Zola. (Voir page de couverture)

Dans la deuxième moitié du XVIIe siècle, et au début du XVIIIe siècle un oculus de forme rectangulaire, ronde ou ovoïde, est souvent ménagé dans la maçonnerie au dessus du linteau.

Les portes avec encadrement en arc

Inspiré de la voûte romaine, l'encadrement de porte avec **arc en plein-cintre** permet une meilleure répartition des poussées verticales. Comme la plate-bande, l'arc est constitué de claveaux appelés **voussoirs**, bloqués par une clef. Au XVIe siècle, l'arc et les pieds-droits sont généralement décorés d'un tore, moulure en forme de boudin.

48 rue Mercière (2e)
Arc en plein-cintre avec clé triple surmonté d'un fronton brisé (1639)

Au XVIIe siècle, les encadrements ont des arêtes à angle droit et la clef de l'arc devient très saillante. Pour les édifices les plus nobles, un fronton triangulaire parfois brisé couronne l'ensemble.

L'arc en anse de panier

a la forme d'une demi-ellipse. Il permet des ouvertures plus larges que le plein-cintre, et il est de ce fait mieux adapté aux boutiques. Celui de la rue de la Baleine, qui voisine avec un arc en plein cintre surhaussé est particulièrement remarquable.

Rue de la Baleine (5e)
Remarquable composition associant un arc en anse de panier et un arc en plein cintre surhaussé

L'**arc surbaissé** est constitué d'un segment de cercle inférieur à une demi-circonférence. On le trouve dans les encadrements de porte dès le XVIe siècle, mais il prend son essor au XVIIIe siècle. Il est fréquemment utilisé avec un effet d'apparat pour les entrées cochères et les portes bâtardes. Il devient un élément majeur de la façade, généralement placé en position centrale, dans l'axe de symétrie du bâtiment. Les pieds-droits et l'arc présentent souvent un ébrasement incurvé en creux qui rompt avec le style à arêtes vives caractéristique du XVIIe siècle. On en trouve de très beaux spécimens dans la presqu'île, rue Sala, rue de la Charité, rue Vaubecour, rue du Plat.

10 rue Vaubecour (2e)
Encadrement avec ébrasement incurvé et arc surbaissé (XVIIIe siècle)

Au XIXe siècle, grande variété des codes esthétiques

Le XIXe siècle utilise toute la gamme des encadrements, à linteau droit, à arc en plein-cintre, ou surbaissé, mais la disparition de l'entresol favorise progressivement la prééminence du linteau droit. Cependant, l'arc en plein cintre gardera longtemps la faveur des architectes pour les entrées les plus majestueuses. Dans la première moitié du siècle, les jambages sont souvent formés de pilastres rectangulaires ou de colonnes engagées. Le décor est généralement sobre, les joints en-

19 cours Franklin-Roosevelt (6e)
Porte XIXe siècle à encadrement droit, avec pieds-droits à colonnes engagées

tre les pierres peuvent être creusés ou lisses. Le Second Empire donne à la porte un caractère monumental, il accentue l'exubérance décorative des pieds-droits et des arcades, avec des colonnades, des atlantes, des cariatides formant saillie par rapport à la façade. Cette époque voit aussi l'apparition du ciment moulé qui donne la parfaite illusion de la pierre sans en avoir le coût.

Art Nouveau et Art Déco

La période Art Nouveau, qui déborde sur la première décennie du XXe siècle, renouvelle le langage décoratif des arcs et des linteaux, avec notamment des visages de femme ou d'enfant frappant de naturel. Les années 1920-1930, sont marquées par l'influence de l'Art Déco qui produit de remarquables ferronneries. Le décor de l'encadrement est simplifié, il recourt à des effets de géométrie et fait souvent appel aux cannelures (voir l'exemple de la rue Waldeck-Rousseau, page 12). L'arc est sinon abandonné du moins peu présent. En 1934, l'architecte Georges Trévoux l'utilise encore pour une réalisation particulièrement soignée au 79 cours Albert-Thomas.

79 cours Albert-Thomas (3e)
(Architecte Georges Trévoux 1934)

Et le béton vint

L'utilisation du béton[(2)], et les besoins massifs de construction après la seconde guerre mondiale accélère la géométrisation des immeubles, la linéarité des façades et le minimalisme décoratif des entrées. L'arc disparaît. Logée directement dans la baie, la porte n'a plus besoin d'encadrement. Le béton permet des créations d'entrée originales, comme celle conçue par Félix Brachet pour le 18-20 rue Molière, livré en 1948 : le vantail en métal et verre est placé entre deux joues galbées décorées de vitraux où l'on sent encore l'influence de l'Art Déco.

18 rue Molière (6e)
(Architecte Félix Brachet 1948)

65 cours Gambetta (3e)
(Architectes P. et R. Labrosse 1954)

Quelques années plus tard, en 1954, les architectes P. et R. Labrosse réalisent une entrée aux lignes très pures pour l'immeuble du 65 cours Gambetta. Il n'y a plus d'encadrement à proprement parler, le linteau est strict et lisse, un parement de pierres aux joints apparents masque le béton du soubassement. La ferronnerie concentre l'effet décoratif, en jouant sur le contraste des tubulures cintrées d'un jaune d'or et les plats de métal vert de gris qui s'enchevêtrent comme un branchage.

32-34 avenue Tony-Garnier (7e) Une entrée sas
Institut de Génomique Fonctionnelle de Lyon (ENS)
(Architecte Jacques Delattre 2011)

Dans la période la plus récente, les nécessités de l'isolation par l'extérieur ont entraîné le développement de la technique de la « seconde peau ». Verre et métal recouvrent les façades avec des effets sériels de couleurs et de formes. La porte participe aux jeux des lignes du soubassement, parfois jusqu'à se faire oublier.

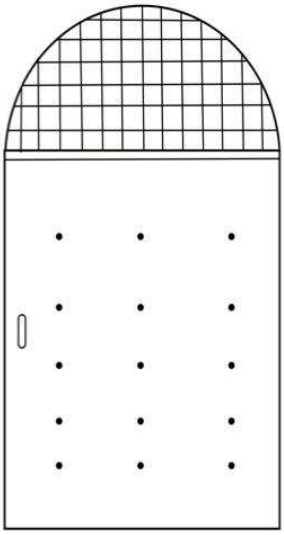
Mais il arrive aussi que l'architecte redonne une visibilité à l'encadrement dans une composition associant béton, verre et métal, comme dans l'immeuble contemporain de l'Institut de Génomique Fonctionnelle de Lyon à Gerland (ENS). L'entrée devient sas et la transparence de la façade donne à voir l'enroulement d'un magistral escalier d'un rouge vif.

Michel Locatelli

[(1)] On parle plutôt de pied-droit lorsque la porte comporte un arc, et de jambage pour une porte à linteau. La face intérieure de l'encadrement constitue le chambranle.

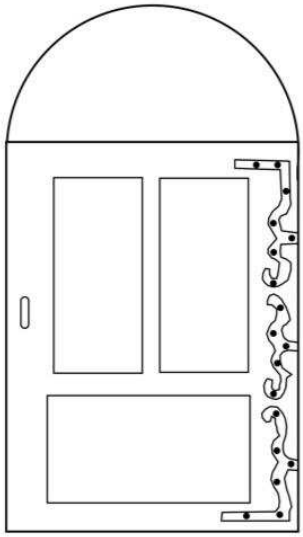
[(2)] À Lyon, le premier immeuble d'habitation entièrement en béton armé est l'œuvre de l'architecte Emmanuel Cateland, à l'angle de la rue Saint-Cyr et du quai Jayr. Il date de 1911.

LES GRANDES ÉVOLUTIONS DU VANTAIL DE LA PORTE LYONNAISE DU XVe SIÈCLE AU SECOND EMPIRE



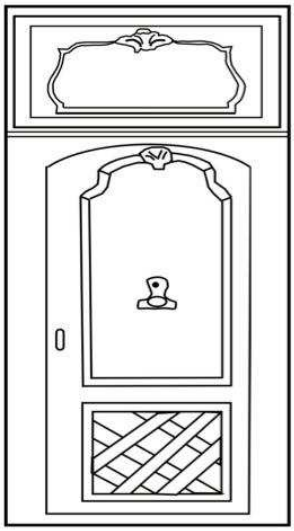
Porte XVe- XVIe siècles

Porte généralement située sur un des côtés de l'immeuble.
Vantail formé de planches cloutées.
L'arc, le plus souvent en plein cintre, voisine avec les arcs en anse de panier des échoppes.
l'imposte est en treillis à mailles carrées ou losanges.



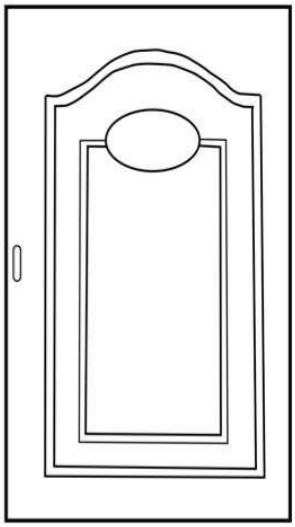
Porte à compartiments XVIIe siècle

Avec double ou triple compartiment.
L'imposte de forme semi-circulaire ou rectangulaire est ornée de ferronneries en volutes, parfois agrémentées de motifs en tôle repoussée.



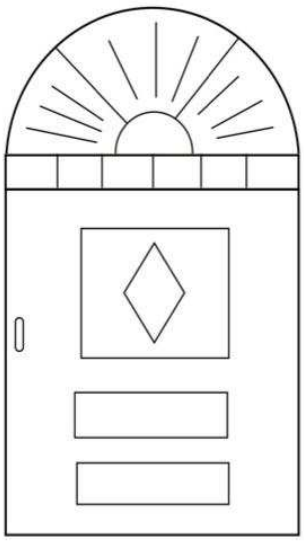
Porte à cadre mouluré de style rocaille (1740 - 1760)

Forme de courbes et contrecourbes.
Motif décoratif en forme de coquille.
Guirlandes de lauriers, de roses, en chute autour de l'imposte qui peut être ornée des initiales entrelacées du maître des lieux dans les maisons aisées.



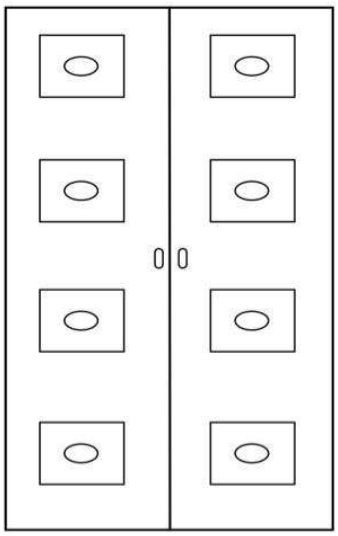
Porte néoclassique (1750 - 1789)

L'imposte pleine ou ajourée est remplacée par un oculus ovale ou rond dans le vantail.



Porte Directoire (1800 - 1830)

Retour de l'arc en plein cintre.
Apparition du losange sur le vantail.



Porte Second Empire (1860 - 1870)

Plus grande et plus large, avec 2 vantaux symétriques et pilastres colossaux.

Michel Tisserand

L'ÂGE DU BOIS

Les plus anciennes portes que nous ayons conservées à Lyon datent de la fin du XVe ou du début XVIe siècle. Elles sont très simples : le vantail est constitué d'un assemblage de planches horizontales, plus rarement verticales, fixé sur des traverses par cloutage. La disposition des têtes de clous crée les premiers effets décoratifs. Ce type de porte perdure jusqu'au XIXe siècle puisqu'on le trouve dans des immeubles canuts à la Croix-Rousse.

7 rue Laurent-Mourguet (5e)

22 rue Sergent Blandan (1er)

L'assemblage par **embrèvement** est utilisé dès la Renaissance, mais il se développe surtout dans la deuxième moitié du XVIIe siècle : l'une des pièces de bois, taillée en languette (ou tenon), s'emmanche dans la rainure (ou mortaise) de l'autre pièce. Cette technique permet de créer dans le vantail des **compartiments** fixés sur un châssis.

À partir des années 1660-1670, les compartiments sont entourés d'un ou plusieurs cadres. Ils sont assemblés aux angles par **coupe d'onglet à 45°**, ce qui donne aux moulures une parfaite continuité à leurs points de jointure.

Le XVIIIe siècle porte l'art de la menuiserie à son plus haut degré d'épanouissement. Il fixe le vocabulaire, distinguant le **parquet** en partie basse, le **panneau**, situé au dessus, parfois surmonté d'une **table d'attente** en saillie. Le parquet peut être lisse et uni, animé par un jeu de marqueterie associant des bois d'essences différentes, ou bien décoré de compositions géométriques en relief. Les moulures du panneau ont des galbes très variés et complexes, les écoinçons sont sculptés. Sous l'influence de l'art baroque, la moulure supérieure du panneau est décorée en son centre d'une coquille.

7 rue Neuve (1er)

14 rue de la Platière (1er)

Au fil du temps, les modes décoratives vont osciller entre géométrisation des lignes et goût de la courbe, simplicité et abondance ornementale. Entre 1800 et 1830, le style dit Directoire utilise un motif caractéristique : le losange et ses variantes, hexagone ou octogone.

37 rue de la République (2e)

La forme du vantail s'adapte à celle de l'encadrement. Dans les portes cochères, un ouvrant, appelé **guichet,** est parfois découpé dans la porte pour permettre le passage des piétons. Sous le Second Empire, la porte à deux battants, parfois séparés par un pilier, devient la règle.

Les menuisiers vont s'attacher à mettre en oeuvre des solutions originales pour favoriser le passage de l'air et de la lumière : oculus intégré dans la partie haute de l'ouvrant, notamment sous le règne de Louis XVI, pendant la période dite néoclassique. À la fin du XIXe siècle des **jours** garnis de grille, d'abord en partie haute, puis sur le panneau, annoncent la victoire inéluctable du métal sur le bois.

Michel Locatelli

8 rue Henri IV (2e)

HEURS ET MALHEURS DU SOUBASSEMENT

Le rez-de-chaussée des immeubles d'habitation est constitué de la porte d'entrée et la plupart du temps d'ouvertures pour les magasins. Du XVIe au XVIIIe siècle, la boutique s'ouvre par une grande arcade sur la rue, un mur d'appui sert de présentoir. Son occultation se fait par des volets de bois. L'arc, en plein cintre ou en anse de panier, possède un encadrement mouluré destiné à demeurer apparent.

17 rue de la Vieille (1er)

Au XVIIIe siècle apparaît l'entresol, demi-étage qui sert de logement et d'entrepôt au commerçant. L'ensemble, généralement édifié en pierres de taille, constitue ce que l'on nomme le « soubassement ».

À partir de 1825 se développe la devanture « en applique ». Elle est constituée d'un coffrage de bois, en saillie par rapport au nu de la façade. Ce placage est composé d'un bandeau horizontal supérieur incorporant l'enseigne et de deux placards latéraux qui permettent de loger des volets de fermeture repliables de part et d'autre de la baie. Souvent, la boiserie recouvre tout l'entresol et parfois même l'encadrement de la porte d'allée. L'ensemble participe à la façade de l'immeuble. Il nous en reste aujourd'hui quelques beaux exemples, fruit du travail d'habiles artisans-menuisiers.

8 place Saint Jean (5e)

11 rue Docteur Augros (5e)

10 rue Fernand-Rey (1er)

Pour recevoir ces devantures, les soubassements des immeubles de cette époque ont été édifiés très simplement, sans ornementation particulière. Hélas, entraînés par cette mode, certains commerçants ont voulu placer sur des immeubles plus anciens, ce type de devantures en applique. Pour fixer les boiseries sur le soubassement, arcades et pieds-droits ont été percés de trous, les moulures en saillies ont été « bûchées »[(*)]. De nos jours, quand ces devantures sont déposées, la façade d'origine, remise au jour, laisse apparaître de tristes cicatrices difficilement réparables.

Denis Lang

[(*)] Bûcher : Enlever les parties saillantes d'un bloc de pierre.

Les méfaits du "bûchage"

14 rue Tupin (2e)

11 rue Tupin (2e)

120 montée de la grande côte (1er)

8 rue de la Platière (1er)

LES IMMEUBLES DU 25 AU 37 RUE PAUL-CHENAVARD

La rue Paul-Chenavard

Dès 1764, Jean-Antoine Morand propose le percement d'un axe nord-sud reliant les Terreaux à la place Bellecour. L'idée est plusieurs fois reprise, mais c'est seulement en 1846 que le tronçon entre la place des Jacobins et la rue Grenette est entrepris, puis prolongé l'année suivante jusqu'à la place Saint-Pierre (aujourd'hui place Meissonier). Après un arrêt dû à la Révolution de 1848, les travaux reprennent et la nouvelle voie est ouverte à la circulation en 1850. D'abord nommée rue Centrale, elle est baptisée du nom du peintre Paul Chenavard en 1895. Dix-neuf immeubles sont édifiés dans cette partie de la rue, 11 sont l'œuvre de Benoît Poncet, l'architecte qui a dirigé le chantier.

L'ilôt Chenavard-Pleney

Benoît Poncet a notamment réalisé le « massif » situé entre les rues Paul-Chenavard, Pléney, rue Longue et rue du Plâtre, un ensemble de 7 immeubles, construits pour des propriétaires-investisseurs ou pour son propre compte.

Sur la rue Paul-Chenavard, la façade est percée de 7 ouvertures numérotées 25 à 37. Elle présente une symétrie parfaite autour du n° 31.

Du 25 au 37 rue Paul-Chenavard

Les portes d'entrée, accolées par deux, sauf au n° 37, sont des portes bâtardes(*) à deux vantaux.

Chaque vantail est composé de trois cadres verticaux à compartiments, deux formes rectangulaires encadrant une forme octogonale. Les parquets rectangulaires sont taillés en pointe de diamant. En partie supérieure un panneau semi-circulaire, sans jour, également orné d'un cadre mouluré, fait fonction d'imposte. Un heurtoir en forme de main est fixé sur le vantail de droite.

Les portes sont reculées à l'intérieur d'un encadrement avec arcade en plein cintre, entièrement couvert de menuiseries moulurées, surmonté d'un entablement soutenu par des consoles. Il est probable qu'à l'origine la menuiserie encadrant les portes était reprise tout au long des bâtiments. On en trouve encore sur l'arrière, rue Pléney.

Au cours des années, des devantures de magasins plus hideuses les unes que les autres sont apparues, détruisant l'élégante continuité de cette menuiserie. Le pire fut atteint dans les années 2000 avec l'implantation de cette enseigne !

Lorsque cette dernière fut reprise par le groupe Système U, les nouveaux occupants ont eu l'heureuse idée de faire modifier la devanture, avec le conseil de l'Architecte des Bâtiments de France, dans un style proche de celui d'origine.

Cette réalisation exemplaire, n'a malheureusement pas inspiré d'autres propriétaires des rez-de-chaussée. Chaque porte a une couleur différente. Certains encadrements en arc ont été remplacés par des formes rectangulaires. Des moulures et des heurtoirs ont disparu. Et il est pour le moins regrettable que la plaque de rue, ainsi que la plaque des HCL, aient été fixées sur les moulures des n° 33-35. (voir ci-contre)

Denis Lang

(*) Une porte « bâtarde » est une porte à 2 vantaux uniquement destinée aux piétons

DU BOIS AU MÉTAL

L'usage du métal est incontournable pour l'assemblage de la porte, mais aussi pour sa rotation, pour sa fermeture, pour la fabrication de l'imposte. Gonds, pentures, serrures, poignées, heurtoirs, dès l'origine, le métal accompagne le bois.

Cependant, jusqu'au Second Empire et même au delà, le bois reste le matériau dominant de la porte et le support de décors d'une finesse et d'une variété qui attestent de la grande maîtrise des menuisiers et ébénistes lyonnais.

61-65 cours de la Liberté (3e)
(architecte Tony Blein)

Dans le dernier tiers du XIXe siècle, le métal gagne en importance et prend peu à peu le pas sur le bois. Des ouïes de plus en plus larges et hautes sont pratiquées dans le vantail. Elles sont fermées par un vitrage protégé par une grille en fer forgé. L'apparition de la fonte permet la standardisation de la production et une offre abondante de modèles sur catalogue, entraînant parfois des ruptures d'harmonie entre la porte et l'imposte. De simples dessinateurs industriels travaillant dans l'anonymat pour le compte de maîtres d'œuvre, deviennent des artistes créateurs.

45 boulevard des Belges (6e)
(architecte Germain Bouilhères 1908)

87 avenue Lacassagne (3e)

À la charnière du XIXe et du XXe siècle, sous l'impulsion des concepts esthétiques de l'Art Nouveau, la ferronnerie retrouve ses lettres de noblesse. Le métal apporte solidité, longévité et prestige à la porte. Le bois finit par disparaître totalement du vantail. Le fer étiré et la tôle repoussée permettent des décors parfois surchargés mais qui vont en s'épurant pendant la grande période de l'Art Déco.

132 rue de Sèze (6e)
(architecte Germain Bouilhères 1911)

À Lyon, au début du XXe siècle et jusque dans les années 1930, un ferronnier d'art, Charles Piguet, propose des portes d'exception, parfois en collaboration avec l'artiste dinandier Claudius Linossier. Les formes sont simples, la ligne droite domine, mais elle se conjugue

98 boulevard des Belges (6e)
(architecte François Rostagnat 1925)

harmonieusement avec des volutes, des cercles, des boules, des motifs stylisés en métal martelé, en fonte ou en bronze utilisant des thèmes animaliers ou des références à l'antiquité gréco-romaine. Certaines réalisations de Charles Piguet sont aujourd'hui exposées au Musée des Beaux Arts de Lyon, comme la porte « À l'oiseleur » qui date du début des années 1920.

Pierre Piguet, Claudie Claustre

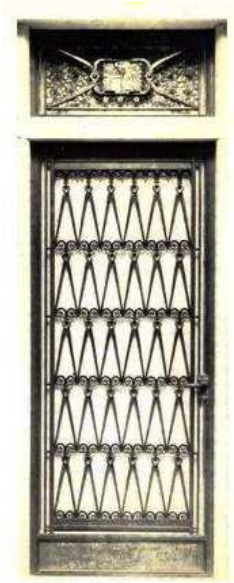
PORTES CHARLES PIGUET

129 rue de Créqui
(architecte Pierre Renaud 1929)

Porte "À l'oiseleur", détail
(Musée des Beaux-Arts de Lyon)

5 avenue Jean-Jaurès
(architecte Félix Brachet 1937)

1 rue de la Platière, détail de la porte
(architecte Francisque Chevallet 1931)



Porte de l'atelier de Charles Piguet,
10 rue Creuzet

141 avenue de Saxe
(architecte Félix Brachet 1939)

Villa Weitz, imposte, 58 montée de Choulans
(architecte Michel Roux-Spitz 1923)

9 quai Jean-Moulin
(architecte Georges Curtelin 1934)

LA RUE WALDECK-ROUSSEAU : UN ENSEMBLE "ART DÉCO" REMARQUABLE

La rue Waldeck-Rousseau, dans le quartier des Brotteaux, suit le tracé de l'ancienne voie de chemin de fer qui reliait Lyon à Genève des années 1860 à 1905. D'abord appelée rue Suchet, elle a pris en 1909 le nom de Pierre Waldeck-Rousseau, député, sénateur, ministre et Président du Conseil de la IIIe République, particulièrement connu pour avoir fait voter la loi sur les associations (dite loi de 1901).

Si la partie de la rue comprise entre le cours Vitton et le boulevard des Belges fut lotie avant la première guerre mondiale, les immeubles situés entre ce dernier et le boulevard Jules-Favre furent édifiés dans leur quasi totalité entre 1926 et 1934.

Avant d'emprunter cette partie de la rue, admirons le travail de ferronnerie de la porte du n° 14 aux influences « Art Nouveau », avec sa grille ornée de créatures fantastiques et ses poignées en forme de rameau de chêne.

A partir du n° 16, de célèbres architectes de l'époque, Pierre Galland, J. Conchon, Clément Laval, Marius Bornarel, ont conçu un ensemble de bâtiments typiques de cette période « Art Déco ». Nous retrouvons dans les plans leurs dessins des portes d'entrée mais nous ignorons le nom des artisans ferronniers qui les ont réalisées.

Si Bornarel a fait le choix d'un même modèle de porte pour les entrées des n°s 58, 60 et 62, de leur côté Conchon et Galland ont dessiné une porte différente pour chaque immeuble.

Rompant avec l'esthétique de la ligne courbe et des entrelacs caractéristiques de l'« Art Nouveau », les architectes recourent à des formes épurées, essentiellement géométriques. Des séries de droites dessinent des carrés, des triangles, des octogones, mais le cercle et l'ovale sont également très présents. La volute, si prisée au XVIIe siècle, fait un retour en force. Fleurs stylisées et corbeilles de fruits sont des motifs décoratifs souvent utilisés.

L'encadrement des portes, à linteau droit ou surmonté d'un arc en plein-cintre est traité dans le même esprit de simplification et de pureté des lignes. Colonnes cannelées plus ou moins engagées dans la façade, refends aux arêtes franches, bas-reliefs à motif floraux, le décor refuse la surcharge et donne à cette suite d'entrées très variées, une remarquable unité de style, sans sécheresse ni raideur.

Denis Lang

Détail du décor de la porte

N° 14

Architecte non identifié

N° 66

Pierre Galland (1926 - 1928)

N° 30

N° 32

N° 36

J. Conchon (1928-1934)

N° 42

N° 43

N° 45

N° 47

Clément Laval (1930)

N° 51
Façade arrière du palais de Flore

Marius Bornarel (1926- 928)

N° 58, 60 et 62

RAFFINEMENTS DE L'ENTRÉE : FONTES ET FERRONNERIES

Avec les heurtoirs, les impostes et les marquises, toute une gamme d'accessoires accompagne la porte traditionnelle : **clous**, **poignées**, **tirettes de sonnette**, **rosaces de serrure**. Parfois devenus inutiles, détériorés, arrachés, ces auxiliaires indispensables de l'entrée sont eux aussi très menacés. Pourtant, certaines pièces, très rares ou même uniques, sont de petits bijoux de ferronnerie ou de fonte qui méritent tout notre intérêt et le soin de leur propriétaire.

Poignée
2 place Kléber (6e)

Poignée
8 rue Auguste-Comte (2e)

Poignée
25 quai Romain-Rolland (5e)

Tirette de sonnette
4 quai Victor-Augagneur (3e)

Rosace de serrure
1 rue d'Algérie (1er)

L'art du serrurier trouvait jadis à s'exprimer pleinement dans la fabrication des **pentures**. Ce fer plat, solidaire de la paumelle, cloué ou boulonné au vantail, revêt parfois des formes d'une extrême complexité. Il en reste quelques très beaux exemplaires à Lyon sur des portes du XVIIe siècle (28 rue Pr. Paufique) et même du XIXe siècle (église Sainte Blandine).

28 rue Pr. Paufique (2e)

Église Sainte Blandine,
place de l'Hippodrome (2e)

Au temps des voitures à cheval, les **bouteroues**(*) (ou chasse-roues) protégeaient la porte cochère et son encadrement du frottement des roues. D'abord en pierre, à partir du XIXe siècle elles ont été fabriquées en fer ou en fonte. Il en subsiste encore un bon nombre, notamment autour de la place Bellecour et de la place Carnot. Simple tube en S, serpent tirant une langue bifide, tête de lion ailé, certaines formes choisies sur catalogue, reviennent souvent, mais on peut découvrir, en observant bien, des réalisations plus originales.

Dans les cours des immeubles bourgeois, les anciennes écuries ont été transformées en garages. Devenues gênantes, de nombreuses bouteroues ont été supprimées. Ce petit patrimoine qui porte aussi témoignage de l'histoire de notre ville mériterait pourtant d'être entretenu et préservé.

(*) **Une** bouteroue, **un** chasse-roue : voilà un vieux couple qui atteste des subtilités du genre dans notre belle langue.

8 rue Boissac (2e)

13 place Carnot (2e)

12 rue Saint-Exupéry (2e)

11 avenue Jean-Jaurès (7e)

Michel Locatelli

LES HEURTOIRS : DU DROIT D'ASILE À TONY TAPE-DU-CU

La porte de bois à un ou deux vantaux, lourde et imposante, doit être franchie pour « rentrer dans l'allée » comme on dit à Lyon. Mais comment ? La serrure demande que l'on possède la clé. Avant la cloche, la sonnette ou… le digicode, l'ami, l'invité ou l'étranger devait **saisir le heurtoir**.
D'abord en métal forgé, pièce unique, plus tard fondu et reproduit à de nombreux exemplaires, le heurtoir dérive de l'anneau de porte qui servait à l'origine à tirer les lourds vantaux. Aux portes des églises, il était souvent placé dans la gueule d'un lion symbole de puissance. Il permettait, au fuyard qui le saisissait d'échapper à la vindicte de ses poursuivants. **« Saisir l'anneau »** c'était être sauvé par le **droit d'asile** .
Au fil du temps, l'anneau rond initial a pris d'autres formes : ovales, allongées tel un battant de cloche **(1)**, ou véritables marteaux suspendus **(2)**, en cuisses de grenouille, en boucle de gibecière[(*)]. Les formes et les modèles se diversifient selon les modes et les régions. Le bronze succède au fer forgé, puis viendra l'usage de la fonte et du laiton.

Pour décrire les heurtoirs on emprunte au vocabulaire des forgerons : une pièce mobile, le **marteau**, frappe sur l'**enclume**, l'**articulation** étant elle-même fixée sur une **platine** pleine ou ajourée. **(3-4-5)**

À partir du XVIIIe siècle, les modèles sont plus élaborés, ciselés, travaillés en courbes et volutes, avec des représentations végétales stylisées sur la platine, des formes animales, dauphin, cygne, serpent symbole de prudence, ou anthropomorphes. Certains modèles de forme rare sont peut-être uniques à Lyon. **(6-7-8)**

Au XIXe siècle un modèle se fabrique en série et se décline à l'infini : la main, essentiellement féminine, droite ou gauche, refermée sur une boule ou une pomme, avec ou sans bague, avec ou sans manchette de dentelle. Elle nous dit l'hospitalité demandée ou offerte, elle exprime accueil, protection et position sociale. **(9)**

L'apparition de l'électricité et des sonnettes, dans les années 1890, ôtera progressivement toute utilité au heurtoir. Il conservera cependant encore son rôle décoratif et sa fonction de prestige.
Devenu inutile, on le supprime. Objet d'art convoité, vulnérable, à portée des mains prédatrices, on le dérobe. Nombre de belles portes en bois portent encore la cicatrice de leur suppression ou de leur vol, un trou béant comme une blessure. Parfois seule subsiste la platine qui signale la disparition du marteau et nous rappelle la nécessité de protéger ce petit patrimoine urbain de qualité. **(10)**

Parfois appelé heurtequin, en grand danger de disparition, soumis au vandalisme, dénaturé par des couches successives de peinture ou par un remplacement sans souci d'authenticité historique, le heurtoir deviendra-t-il un simple objet de musée ou d'exposition ?

Pour voir des heurtoirs dans leur jus, il suffit d'aller se « lentibardaner tout plan-plan » dans le Vieux Lyon. Quand on a entrepris de les regarder, on ne se lasse plus de les rechercher et de découvrir avec un plaisir toujours renouvelé des modèles inconnus, anciens ou modernes.
Heurtoirs, impostes et lambrequins, trésor inépuisable de nos façades, trop ignoré mais pourtant généreusement offert à notre curiosité et à notre admiration.

À Lyon, le heurtoir le plus célèbre est celui de la porte de l'Hôtel de Ville côté place des Terreaux : un marmouset joufflu XVIIe siècle, plus connu sous le nom de **«** Tony Tape-du-Cu **»**, et dont on peut lire la savoureuse histoire ci-dessous. Inutile de le chercher, il est actuellement absent de la porte sculptée dont il rehausse le superbe décor, pour cause de future restauration ?
Espérons que nous le reverrons bientôt à sa place. **(11)**

Simone Dufour

[(*)] Classification reprise de Marie-Christine Matray :
Voir bibliographie page 22

Tony Tape-du-Cu

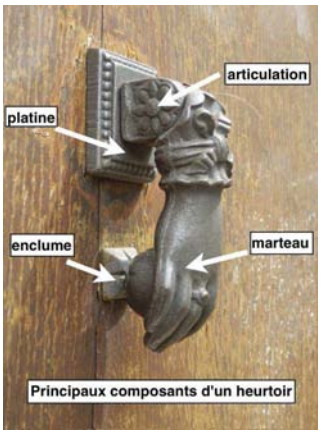
Tony Tomachot était un brave compagnon de St Georges, un peu benêt mais sincère, grand et fort, avec des épaules larges comme la porte de Saint Just. Il avait de plus, faites excuses, un darnier tel qu'il n'aurait pas pu prendre un bain de siège dans le Rhône, si jamais il en avait eu besoin !
Un jour de 1693, dit la chronique, le pain devenait tellement cher à Lyon que nos anciens commencèrent à remuer et à injurier le Prévôt des marchands et les échevins qui comme de juste, faisaient mine de ne rien voir.
Le Père Faganat un tisseur de la rue Raisin réunit tous les pauvres canuts et canuses, fit un discours expliquant que si le pain était cher le Prévôt et ses échevins en étaient les responsables, qu'il ne fallait pas avoir peur d'eux et se rendre tous ensemble à l'Hôtel de Ville pour leur dire leurs 4 vérités.
Une impressionnante et bruyante troupe, le Tony en tête, arrive place des Terreaux, la grand porte est fermée : on entrera de force, on frappe on secoue, Tony prend une barre de fer mais les gonds de la porte résistent ; il devient furieux, se retourne, s'agrippe à une sorte de coquille en haut du vantail et donne quelques coups de son postérieur et toute la troupe de crier :
« Hardi hardi Tony, tape du cul, tape du cul ». Encouragé le Tony reprend son élan et au troisième coup la porte vole en éclats.
Le Prévôt et ses échevins qui, sous prétexte de discuter des affaires de la Ville, buvaient des pots de Juliénas se présentèrent à la foule des canuts. Le Prévôt parla : le comportement des canuts n'était pas raisonnable, si le pain était cher, lui-même n'en n'était pas responsable. Pour preuve de sa bonne volonté, il allait faire poser un marteau à la porte pour que tout Lyonnais ayant besoin de réconfort n'ait qu'à frapper pour qu'elle s'ouvre.
Et toute la foule se mit à crier avec force « vive Monsieur le Prévôt des marchands »
Le lendemain le Prévôt fit venir un sculpteur qui, dans un morceau de bronze sculpta le Tony Tomachot en train d'enfoncer les portes de l'Hôtel de Ville avec son darnier... et depuis on en parle encore !

Résumé des pages 81 à 86 d'un conte de :
Récits et contes populaires de Lyon, Paris, Gallimard, 1978
Collaborateurs : Jacques Vallerant et Jean Cuisenier

(1) Rue des Antonins (5e)

(2) Rue Pareille (1er)

(3) Rue Laurencin (2e)



(4) 3 rue des Estrées (5e)

(5) Place Bellecour (2e)

(6) Rue Saint-Exupéry (2e)

(7) Rue de la République (2e)

(8) Rue de l'Annonciade (1er)

(9) Rue Édouard-Herriot (1er)

(11) Tony Tape-du-Cu
(Hôtel de Ville)

(10) Rue de la Charité (2e)
Porte Directoire dépouillée
de son heurtoir

LE COURONNEMENT DE LA PORTE : L'IMPOSTE

Dès le XVe siècle à Lyon (et peut-être avant, mais nous n'en avons pas d'exemples), les portes d'allées s'inscrivent dans un encadrement de pierre, qui ménage au dessus du vantail, une ouverture généralement semi-circulaire pour le passage de l'air et de la lumière : l'imposte[(1)].

Cet espace qui doit rester ouvert par nature, fragiliserait la fonction sécuritaire de la porte s'il n'était clos par une grille métallique dont la fabrication était assurée par les **serruriers**, un des quatre métiers d'art jurés à Lyon au Moyen-âge avec celui des apothicaires, des orfèvres et des barbiers-chirurgiens.

Au XVe et début du XVIe siècle, ces grilles sont de simples treillis qui dessinent soit des carrés soit des losanges. Les fers qui en constituent l'armature sont étirés, martelés à la forge, et « croisés au moyen de trous renflés percés à chaud au burin »[(2)].

26 rue du Bœuf (5e)

3 rue Louis-Carrand (5e)

Très tôt, une plaque métallique décorative vient dissimuler la traverse sur lequel repose la grille. Dans le Vieux Lyon un motif est fréquemment utilisé : des fleurs alternant avec des consoles aussi appelées « parchemins » ou « rouleaux de paroles ». Certains décors sont de véritables chefs-d'œuvre comme la frise de paons du n° 9 de la rue Saint-Jean.

9 rue St Jean (5e). détail

Avec le temps, les portes vont devenir plus larges, plus hautes, plus richement décorées. L'imposte va perdurer jusqu'au début du XXe siècle. Seuls, sa décoration, la technique et le matériau de sa fabrication évoluent avec les époques et les modes.

Au début du XVIIe siècle, les grilles de forme rayonnante, caractéristiques du style Louis XIII, sont privilégiées, mais dès le milieu du siècle les volutes et rinceaux de feuillages connaissent un grand succès. Il en existe encore de très nombreux exemples.

6 rue de Gadagne (5e)

12 pl. A. Gourju (2e)

6 rue Dr Augros (5e)

À la même période, apparaît la mode des initiales en miroir. L'imposte est divisée en deux parties symétriques, chacune étant la reproduction inversée de l'autre. Le propriétaire ou le commanditaire met sa « griffe » au centre de l'imposte, affichant ainsi son identité, son rang social, et marquant pour la postérité son passage dans le bâtiment.

16 rue Neuve (2e)

17 quai Romain-Rolland (5e)

1 rue Alexandre-Luigini (1er)

11 rue de la Vieille (1er)

Une variante d'imposte, qui a persisté du XVIIe au XIXe siècle, doit aussi être mentionnée : la grille est incluse dans un oculus, rond, ovale ou rectangulaire, formé dans une réserve de la maçonnerie, au-dessus du linteau. L'exemple le plus connu à Lyon est celui du 28 rue Professeur Paufique, signalé à tort par la plupart des guides touristiques comme étant la maison de Louise Labé.

28 rue Professeur Louis-Paufique (2e)

La Belle Cordière a bien vécu dans ce quartier au XVIe siècle, mais la porte avec son imposte ronde à mascaron, rappelle plutôt le style de la deuxième moitié du XVIIe siècle. Selon Joseph Pointet, un certain Nicolas Pignardy était propriétaire de cette maison en 1674. Les lettres NP entrelacées semblent bien correspondre aux initiales de son nom.

À la fin du XVIIe siècle et au début du XVIIIe, le répertoire décoratif des impostes s'enrichit en évoluant vers ce qu'on appelle communément les arabesques.

54 rue St Jean (5e)

Le trait se ramifie en courbes complexes. Les dessinateurs ont une grande liberté de création, recourant parfois à des thèmes figuratifs puisés dans la flore, dans la faune, et plus rarement à des figures anthropomorphes.

8 rue Sergent Blandan (1er)

La ferronnerie est restée longtemps la technique la plus employée pour la fabrication de l'imposte. Une simple promenade dans les rues du Vieux Lyon ou de la presqu'île permet de découvrir des réalisations d'une variété et d'une virtuosité étonnantes. Le bois est rare, mais dans la première moitié du XVIIIe siècle, période de grand essor de la menuiserie, l'espace de l'imposte est en partie occulté par un large cadre en bois, souvent richement travaillé, ne laissant qu'une ouverture réduite au centre juste suffisante pour accueillir un **monogramme**.

22 rue Vaubecour (2e)

À la fin du XIXe siècle et au début du XXe, bien que l'imposte ait progressivement perdu son rôle fonctionnel d'aération et d'éclairage, elle subsiste encore comme élément de décoration prestigieux. La fonte se substitue au fer forgé. L'Art Nouveau saura produire de magnifiques impostes aux thèmes décoratifs inspirés de la nature, avec la fameuse ligne « en coup de fouet ».

27 rue de la Martinière (1er)

Mais les promeneurs curieux en découvriront un grand nombre aux motifs souvent atypiques : une locomotive sur un ancien bâtiment du PLM 10 cours Verdun, une Sainte Famille, 35 place Bellecour, ou le portrait du Major Martin à l'École la Martinière.

35 place Bellecour (2e), la "Sainte Famille"

10 cours Verdun (2e), une locomotive

Le dossier sur les impostes, en consultation sur le site Internet de SEL, en montre de nombreux exemples.

Claudie Claustre

(1) En architecture classique, le mot imposte désigne une tablette de pierre formant saillie située à la base d'un arc et couronnant le piédroit. C'est l'équivalent du chapiteau pour les colonnes. Dans cet article le mot imposte est pris au sens de la menuiserie, partie fixe située au-dessus d'une porte ou d'une fenêtre

(2) *Guide des portes et impostes de Lyon*,
Bernard Deloche et Madeleine Bunevod,
La Renaissance du Vieux Lyon, 1980, p. 40

DES MARQUISES POUR PROTÉGER NOS MARCHES

Si l'on se réfère au Robert historique de la langue française, au Moyen Âge on appelait « marches » les régions frontalières, et le possesseur de ces terres était un marquis (du haut allemand markon, devenu en ancien français le « marchis » seigneur d'une marche territoriale). Plus tard le marquisat devint un titre de courtoisie (Madame de Maintenon).
Marquis, marquise. Féminisé, chargé d'une aura d'élégance et de politesse, le mot désigne une bague, la taille spécifique d'une pierre précieuse ou d'une allée d'arbres et l'élément protecteur, fragile et transparent, de l'entrée de nos maisons individuelles ou communes. Mariage du verre et de la ferronnerie, simple accessoire utilitaire ou signe de distinction, chantons les marquises, celles des établissements publics, gares, mairies, écoles, de lieux de divertissement, brasseries, cafés, théâtres, hôtels, des pavillons et villas particulières.

L'ancienne **gare des Brotteaux** a perdu l'immense verrière qui abritait les voies ferrées, mais par bonheur la façade a conservé sa marquise. Superbement rénovée et mise en valeur, elle donne tout son cachet au bâtiment, qui sans elle serait incomplet.

Gare des Brotteaux (6e)

Brasserie des Brotteaux (6e)

Presque en face, la marquise de style Art Nouveau de la **Brasserie des Brotteaux** déploie ses courbes délicates soutenues par des dragons ailés.

Celle de la **villa Marguerite**, une autre brasserie dans le quartier de Monplaisir, s'est révélée aux Lyonnais après plusieurs décennies d'oubli. Avec sa marquise en diadème, restée longtemps cachée mais aussi protégée par un haut portail et une végétation envahissante, la villa Winckler a retrouvé tout son lustre et capte le regard du passant. (cf. bulletin SEL 104, page 16)

Villa Winckler
57 avenue des Frères Lumière (8e)

D'anciens hôtels prestigieux, **Piolat et Lutetia**, **Lugdunum** dans le quartier des Brotteaux, le **Château Perrache** et quelques autres plus secrets, d'anciennes salles de spectacles comme la Cigale devenue le **théâtre Tête d'Or** avenue de Saxe, ont aussi conservé cet abri des seuils et des perrons où l'on s'attarde parfois en toute convivialité, pour bavarder et se faire voir.

Théâtre Tête d'Or
avenue de Saxe (3e)

Marquise de style Art Déco
place Saint-Paul (5e)

Parfois de modestes cafés dans des quartiers excentrés, offrent à leurs clients le charme désuet de cette accueillante protection.
Quelques édifices publics sont ornés d'une marquise : mairies des 1er et 3e arrondissements, école de **la Martinière**, côté filles comme côté garçons, le **palais de la Mutualité** place Antonin-Jutard, et même raffinement contemporain, le parvis René Descartes de la **Bibliothèque Diderot**, rattachée à l'École Normale Supérieure de Lettres.

Café rue de Trion (5e)

Bibliothèque Diderot, parvis René Descartes (7e)

Insolites, une verrière ou marquise suspendue au dessus de la terrasse d'une villa, nous fait lever les yeux rue Danton. Retroussée ou vue en contre-plongée la marquise du Château Perrache garde toute son élégance. Une autre, singulière, s'avance en visière au sommet d'un immeuble de construction récente, rue Camille-Roy.
(cf. bulletin SEL N° 104, page 18)

36 rue Danton (3e) Maison Rasurel

Château Perrache (2e)

Après la première guerre mondiale, l'urbanisation de Lyon vers l'Est, et la vogue de l'habitat individuel, ont entraîné la création de lotissements où ont été édifiés de petits **pavillons**. Ces maisons se sont souvent parées de marquises d'une inépuisable variété de formes : à une pente, à deux pentes, en casquette, en parapluie, en queue de paon, c'est une découverte à chaque pas.

Le quartier de **Monchat** et celui du **Bachut** en conservent encore de nombreux exemples, mais ces villas sont très menacées. Certaines ont déjà disparu, remplacées par des immeubles qui dénaturent l'environnement urbain.

41 rue Jean-Sarazin (8e)

35 rue Xavier-Privas (8e)

9 rue du Cdt Marchand (3e)

De libellule en libellule

Très surprenante, parfois décriée, fut l'apparition en 1995 de la marquise-libellule signalant et protégeant les accès de quelques stations de métro de la ligne D. L'architecte Françoise-Hélène Jourda a fait un délicieux clin d'œil, après presque un siècle, à la libellule créée par le Lyonnais Hector Guimard pour le métropolitain de Paris en 1898.

La libellule F.-H. Jourda
Station métro "Sans Souci"

Forgée par un artisan-artiste la plupart du temps anonyme, ou en fonte choisie sur catalogue, une marquise est toujours plus qu'une simple protection, un élément précieux qui pare et valorise une façade. Sachons les préserver et admirons la richesse d'imagination de ces artisans qui ont su magnifiquement unir le Fer et le Verre.

Simone Dufour

Voir le site internet du conseil de quartier Monchat :
http://montchatcq.free.fr/Lyon-Rive-Gauche-Rhone/Montchat/Montchat-Diapo-DEBH/mtchat-diapo-auvt.html

Erratum : LES ARCHES DE SAINT IRÉNÉE

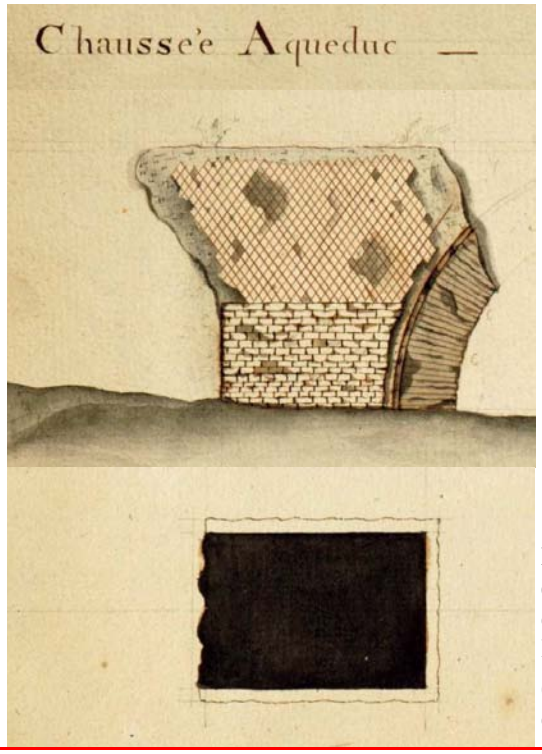
L'article **LES AQUEDUCS ROMAINS DE LYON** publié dans le Bulletin SEL N° 102 de Mars 2013, contient une erreur sur le nombre d'arches à Saint-Irénée avant la construction du fort.

Elle vient du Préinventaire, publié en 1996 alors qu'on ne connaissait que l'*Atlas* dressé par Coilllet en 1815. Le premier vestige figuré des arches de Saint-Irénée est d'apparence trompeuse. Il a été pris pour une pile, et une culée abusivement ajoutée en amont, ce qui a conduit à un total de neuf piles, d'où dix arches, nombre repris dans notre bulletin.

Le dessin de l'architecte G. M. Delorme, qui date d'un peu avant 1760 et n'a été découvert qu'en 2004, remet l'affaire en cause. Il a malheureusement été mal étudié, et il nous faut revenir sur un examen trop hâtif. Les deux mots, « Chaussée Aqueduc », situés juste au-dessus du premier élément, sont passés inaperçus et ont été négligés (illustration ci-dessous). Cet élément n'est pas une pile. Le dessin, en élévation et en plan au sol, le confirme clairement : si à droite on voit le départ d'une arche, à gauche il n'y a qu'un arrachement de maçonnerie. On a affaire à la fin de la culée d'amont. Il n'y avait donc que huit piles, et neuf arches, et non dix comme nous l'avions écrit :

L'aqueduc romain comptait neuf arches à Saint-Irénée.

Jean Burdy



Le premier élément figurant sur le dessin de Delorme n'est pas une pile, mais la culée d'amont des neuf arches de Saint-Irénée.

(montage de trois détails de la feuille II.1, cliché J. Gastineau, AML, 39FI 115)

Références :

J. Burdy, *Lyon, l'aqueduc romain du Gier*, Préinventaire, Lyon, 1996, p. 174-177.

J. Burdy, *Guillaume Marie Delorme*, L'Araire, Messimy, 2015, p. 218-223.

LA PORTE LYONNAISE DANS TOUS SES ÉTATS

Les portes de nos plus beaux immeubles souffrent. Elles sont maltraitées. Partie la plus exposée et la plus fragile, le vantail subit les attaques les plus rudes. Graffitis, heurtoirs arrachés, impostes découpées ou disparues, parquet défoncé, métal rongé par la rouille, la liste serait longue des dégâts provoqués par l'usure du temps, la négligence ou le vandalisme. Combien de panneaux signalétiques, posés sans égard sur une moulure ou une ferronnerie viennent gâcher l'esthétique d'une belle porte ? (voir l'article " rue Paul-Chenavard " page 9).

8 place Louis-Chazette (1er)
Une goulotte et trois panneaux sur une superbe porte d'époque Louis XVI

Même lorsqu'il est en solides pierres de taille, l'encadrement lui aussi porte parfois de vilaines traces. On n'a pas hésité à l'entamer au burin pour permettre le passage d'une descente d'eau pluviale, d'une alimentation électrique, ou pour fixer une devanture en applique. La modernisation des huisseries aboutit parfois à des résultats bien décevants : perplexité devant cette devanture d'hôtel de la rue Bellecordière, avec ses châssis d'aluminium et sa porte sans attrait dans de magnifiques arcades du XVIIe siècle aux moulures hélas « bûchées » (voir article " soubassement " page 8).

18 rue Bellecordière (2e)
"Bûchage" et aluminium dans des arcades du XVIIe siècle

Des chefs-d'œuvre de menuiserie ou de ferronnerie, attendent vainement leur restauration comme la porte de l'Hôtel de Ville, côté place des Terreaux. La marquise de la salle Rameau et le portail de l'entrée des Enfants du Rhône au parc de la Tête d'Or resteront-ils encore longtemps emmaillotés dans leurs filets de protection ?

Détail de la porte de l'hôtel de ville de Lyon

Heureusement, il existe de bonnes surprises, telle l'opération de la rue Paul-Chenavard (voir page 9), ou cette récente rénovation d'une porte très dégradée au 34 rue Sergent Blandan. La peinture a été refaite, la partie manquante de l'imposte, en forme de soleil, a été reconstituée. Cette porte du XVIIIe siècle a retrouvé tout son cachet.

34 rue Sergent Blandan (1er) : avant/maintenant

Un autre exemple 15 rue Bouteille où le contraste entre l'avant et l'après est saisissant, même si on peut cependant regretter que la porte d'origine à planches cloutées ait été remplacée par une imitation moderne et que le heurtoir ait disparu.

15 rue Bouteille (1er) : trois états successifs de la porte

Ces efforts de rénovation méritent d'être salués, mais on souhaiterait parfois des résultats plus aboutis. Espérons ainsi que les travaux entrepris rue Couverte seront poussés à un meilleur degré de finition, que les parpaings qui obturent l'imposte et les horribles marques de peinture jaune disparaîtront lors de l'installation prochaine d'un four de boulangerie.

1 rue Couverte (1er) : avant / maintenant

Certains travaux en cours font entrevoir de possibles réussites, comme au 4 rue Désirée où une porte XVIIIe siècle de style rocaille, au parquet défoncé, vient tout juste d'être réparée ; après remise en peinture, elle devrait retrouver son éclat. 13 rue Hippolyte-Flandrin, une superbe porte néo-classique à oculus, après avoir été « détaguée » attend aussi d'être repeinte. Est-ce qu'on en profitera pour dissimuler le faisceau de câbles qui dépare le linteau ?

4 rue Désirée (1er) 13 rue Hippolyte-Flandrin (1er)

Le mal est profond, le chantier immense, avec bien sûr des enjeux financiers qu'il ne faut pas se dissimuler. Réjouissons-nous que des portes et des impostes anciennes aient été sauvées au moment de la destruction de leur immeuble. On en retrouve aux musées des Beaux Arts et Gadagne. Certaines ont été démontées et réutilisées dans d'autres bâtiments.

27 quai Saint-Antoine (2e)
détail de l'imposte

Ainsi, la porte Louis XV avec imposte à monogramme du 27 quai Saint-Antoine qui provient d'une démolition de la partie nord de la rue Mercière a été sauvée de la destruction par l'architecte Jean-François Grange-Chavanis, tandis qu'on a conservé au 20 montée des Carmélites, la porte de l'ancien couvent du même nom détruit à la Révolution.

20 Montée des Carmélites (1er)

Pour finir ce rapide panorama sur une note qui incite à l'optimisme, arrêtons-nous un instant 7 place Gerson, dans le quartier Saint-Paul, devant cette entrée d'ancienne boutique ou atelier d'artisan. Superbe réalisation, parfaitement entretenue. L'encadrement en pierres de taille ébrasées, la ligne rare de l'arc surbaissé nous situent au XVIIe siècle, tandis que les vantaux de bois, à compartiments et cadres, avec jours garnis de fonte ont vraisemblablement été refaits au XIXe siècle. La preuve s'il en fallait une, que les époques et les styles peuvent coexister en toute harmonie pour le plus grand plaisir de nos yeux. Regardons voir avant d'entrer.

7 place Gerson (5e)

Michel Locatelli

PROLONGER LA VIE ET LA BEAUTÉ DES PORTES ENTRETENIR POUR SAUVEGARDER (*)

Les anciennes portes lyonnaises, souvent en chêne ou en noyer, résistent remarquablement au temps. Certaines ont traversé plus de quatre siècles. Quelques soins réguliers permettent de prolonger à peu de frais leur vie et leur beauté.

Peindre ou vernir ?

Jusqu'au milieu du XIXe siècle les portes étaient peintes à l'huile, à l'inverse d'une interprétation contemporaine qui voudrait que le bois brut soit plus authentique, ce qui est un anachronisme et une erreur pour la bonne préservation de la menuiserie. Au XVIIe siècle l'ocre rouge et le bordeaux dominent. Au XVIIIe, on préfère les tons de gris, gris bleuté ou le vert anglais. À partir du milieu du XIXe siècle, l'aspect naturel du bois est conservé et protégé par un vernis.

Pour repeindre une porte ancienne du XVIIe ou du XVIIIe siècle, il n'est pas obligatoire de décaper. Un simple ponçage, dans le sens des veines du bois est en général suffisant pour obtenir un support sain et propre. Il est recommandé d'utiliser une peinture à l'huile qui préserve mieux les échanges hygrométriques. La teinte est à choisir selon le style de la porte et de l'immeuble, en harmonie avec la façade et la couleur des fenêtres.

Sur les portes vernies réalisées à partir du milieu XIXe siècle, les fissures et les éclats de bois sont très visibles et fragilisent le vantail. À défaut d'une greffe de même essence, le bois de synthèse (produit + durcisseur) peut convenir à condition de le choisir dans la bonne teinte. Le vernis doit ensuite être appliqué en trois couches successives au moins, pour recréer le glacis protecteur.

Avant l'usage des vernis, le bois non peint s'entretenait régulièrement au moyen d'un mélange à parts égales d'huile de lin et d'essence de térébenthine appliqué sur un support préalablement poncé. Cette méthode traditionnelle, toujours d'actualité, permet de protéger et de nourrir durablement le bois.

Lutter contre les graffitis et les tags

Tags et graffitis sont la plaie de nos portes. Il est possible de les faire disparaître avec de l'acétone ou de l'essence de térébenthine, passé délicatement avec un tampon de laine d'acier (n° 00). Il reste parfois un « spectre » de nettoyage qu'on peut atténuer en lustrant la peinture avec un peu de cire incolore. La porte retrouve ainsi son éclat et résistera mieux à de nouvelles agressions. Cette technique convient également pour les bois apparents vernis.

(*) Pour la partie concernant les portes en bois, ce texte a été rédigé sur la base d'un document établi par M. François Tibaudo, ébéniste, 2 quai de la Pêcherie et complété par Mme Emmanuelle Didier, Architecte des Bâtiments de France, au Service Territorial de l'Architecture et du Patrimoine du Rhône.

Entretenir les éléments de serrurerie

La solidité de la porte, sa fixation dans le dormant, son décor sont assurés par des éléments métalliques, le plus souvent en fer forgé : impostes, poignées, heurtoirs, pentures, gonds, clous, attaches. Il convient de les entretenir régulièrement, de tout mettre en œuvre pour les conserver en place et si cela s'avère nécessaire, les remplacer conformément à l'original. Généralement conçus sur mesure, ils correspondent à une fonction bien précise mais aussi à l'esthétique de la porte, variable selon les époques.

Pour les portes en fer

Sur les portes en fer l'apparition de rouille est à traiter sans délai. La partie attaquée augmente de volume, elle provoque des frottements entre le cadre et l'ouvrant, qui peuvent gêner ou même bloquer l'ouverture. Une erreur à ne pas commettre : meuler les profilés métalliques pour redonner du jeu. Le traitement est simple, dégager le pourtour des pièces en fer pour supprimer la rouille en utilisant une brosse métallique manuelle, ou montée sur une perceuse. Finir à la toile émeri ou à la laine d'acier, puis passer une couche d'antirouille et une ou deux couches de finition.

Le poids des portes métalliques entraîne parfois des problèmes de fonctionnement. Il est alors recommandé de remplacer les rondelles en laiton des paumelles par des roulements à billes. Dans les cas les plus compliqués une automatisation de l'ouverture peut s'avérer nécessaire.

Denis Lang, Pierre Piguet

Petite bibliographie

Bernard Deloche et Madeleine Bunevod
Guide des portes et impostes de Lyon
La Renaissance du Vieux Lyon, 1980

Marie-Christine Matray
Le symbolisme des heurtoirs populaires languedociens
Éditions Flam, 2013

Nicolas Navarro
Portes et vantaux d'immeubles du 1er arrondissement de Lyon
Mémoire de Master 2 professionnel
Patrimoine Architectural et Valorisation Culturelle, 2006-2007

Marie-Louise Odin
Les encadrements de portes : point de vue ethno-technologique
Revue Résurgences, 1989

LE TRIOMPHE DU VERRE, TRANSPARENCE ET REFLETS

1 rue Lalande (6e)

2 rue Casimir-Perrier (2e)

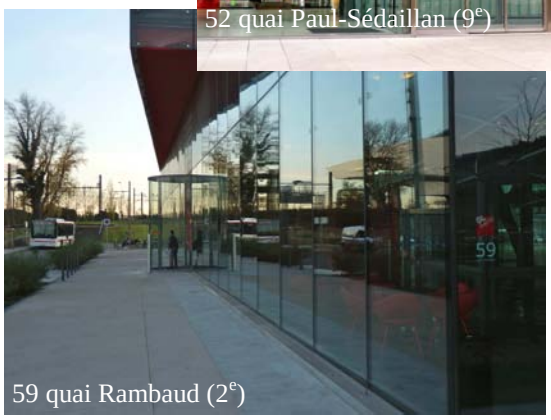
Esplanade François-Mitterand (2e)

1 place Verrazzano (9e)

Dans les années 1960, le coût des portes en ferronnerie devient dissuasif. La formule du châssis métallique en aluminium ou acier avec remplissage de verre se développe et elle est aujourd'hui largement dominante. Le progrès des techniques du verre trempé permet même de réduire le métal au seul cadre dormant de la porte mais souvent au détriment de l'étanchéité, voire de la sécurité. Des formes planes ou galbées, en verre nu ou décoré, s'effacent par glissement devant le visiteur. Mince lame transparente, la porte se fait oublier. Parfois, il faut la chercher. L'immeuble tout entier devient un sarcophage de verre. Vaise, Gerland et la Confluence, quartiers de l'hyper-modernité, nous offrent un festival de transparences et de reflets. Le paysage vient coller son image changeante à la façade. Plus de murs, plus de dedans, plus de dehors, l'immeuble devient le miroir de ce qui l'entoure, écran plutôt qu'écrin. Bientôt nos façades ne seront que des leurres, des pièges à images. Le verre, dont on fait parfois des plafonds, est-il la meilleure invitation à entrer ?

52 quai Paul-Sédaillan (9e)

58 rue des Docks (9e)



59 quai Rambaud (2e)

321 avenue Jean-Jaurès (7e)

Michel Locatelli

UN ARTISTE DU MÉTAL : GEORGES ADILON

Impostes, lambrequins et garde-corps, en fer ou en fonte, constituent un élément remarquable des entrées et façades lyonnaises. Cet art du métal semble s'être perdu dans l'architecture moderne. Il ne s'exprime guère que dans les balustrades, rampes, barrières et portails qui sont souvent d'une grande platitude et réduits à leur seule fonction sécuritaire.

Il existe cependant à Lyon, un lieu qui dément ce constat : l'externat Sainte-Marie, montée Saint-Barthélémy, dans le 5e arrondissement. En 1966 le directeur de cette école, le Père Perrot, fait connaissance de Georges Adilon. De sa rencontre avec **l'artiste lyonnais, peintre abstrait**, naît une relation amicale qui durera plus de 30 ans au cours desquels Georges Adilon, **passionné d'architecture**, se verra confier le réaménagement des trois sites de l'école. Ses réalisations sont aujourd'hui classées Patrimoine du XXe siècle. Les bâtiments sont répartis sur de nombreuses terrasses, étagées dans la pente de la colline de Fourvière, reliées entre elles par de multiples escaliers. Georges Adilon a utilisé des plats d'acier inoxydable pour créer des rampes, des garde-corps, des encadrements de vitrages aux lignes épurées et souples, formant un maillage extraordinairement varié où le regard est invité à se faufiler.

Travail de paysagiste, de décorateur, de plasticien, de designer dirait-on de nos jours. L'art de la ferronnerie, si on peut employer ce terme pour un autre matériau que le fer, peut encore produire des motifs d'une grande originalité pour embellir notre environnement. Georges Adilon l'a magistralement démontré.

Claudie Claustre

Ont participé à la réalisation de ce bulletin, **textes et photos :**
Claudie Claustre, Simone Dufour, Denis Lang, Michel Locatelli, Pierre Piguet, Michel Tisserand

SAUVEGARDE et EMBELLISSEMENT de LYON

www.lyonembellissement.com

Président d'Honneur : Jean-Paul DRILLIEN

Président	**Secrétaire Général**	**Trésorier**
Jean-Louis PAVY	Michel LOCATELLI	Jean-François MAILLET
jeanlouispavy@yahoo.fr	locatelli.michel@laposte.net	jfmaillet@numericable.fr
Tel : 04 72 16 07 14	Tel : 04 78 76 84 32	Tel : 04 69 70 72 83

Vous aimez votre cité ? Adhérez à :

SAUVEGARDE et EMBELLISSEMENT de LYON

Cotisation : 30 €

Siège : **M**AISON **R**HODANIENNE de l'**E**NVIRONNEMENT
32, rue Ste Hélène 69002 LYON
N° SIREN : 322 521 196 N° SIRET : 322 521 196 00020
Directeur de la publication : J. L. PAVY